

défendre de l'admirer et de l'aimer avec toute la tendresse de leur âme juvénile.

Je me plais à la revoir dans ses courtes apparitions, à nos salles, aux heures de récréation ; nous faisons cercle autour d'elle, nous disputant son regard, son ineffable sourire, sa parole toujours si gracieuse, si bienveillante. Elle exerçait, par sa bonté, une sorte de fascination sur son entourage ; il fallait la voir, causer avec elle, la désirer durant l'absence.

Nos classes l'ont vue souvent trôner comme une reine sur la modeste tribune de notre maîtresse ; elle savait si bien nous mettre à l'aise que nos examens, en sa présence, avaient toujours un plein succès. Quelquefois, à notre entrée en classe, nous trouvions, écrits au tableau noir, ces mots ou autres semblables : *Bonne journée, enfants ! travaillez bien sous le regard de Marie.* Toutes les figures s'illuminaient, et pendant que le cœur allait dire merci à la main bien connue qui les avaient tracés, la pensée s'envolait au ciel. C'est ainsi qu'elle avait mille petits moyens de nous former à l'esprit de foi et de nous rendre le travail attrayant. Elle ne voulait d'autres motifs pour stimuler notre zèle et nos progrès que ceux de l'honneur et du devoir. Piété solide, principes religieux fermes, inébranlables, voilà ce qu'elle voulait inculquer dans l'âme de chacune de nous ; elle y revenait sans cesse.

Qu'elle était bonne pour les petites, les faibles, les malades, les deshéritées de la nature ou de la fortune, enfin, pour toutes les misères ! La souffrance nous était en quelque sorte enviable : à peine nous avait-elle approchées que chère mère supérieure l'avait suivie pour la partager avec nous, l'adoucir, et la guérir presque toujours. Que de fois nous l'avons vue se constituer garde-malade à notre chevet ! Soins délicats, attentions multiples, tendresses connues des mères seules, veilles de nuit, elle donnait de tout avec une profusion qui nous confondait et nous faisait dire à toute heure : *Que Mère Supérieure est donc bonne !* Oui, elle était bonne autant, ce semble, qu'on peut l'être quand le cœur est noble et généreux, l'âme aimante et dévouée, et que Dieu seul règle les actes de la volonté. Elle était bonne et nous aimait : voilà pourquoi son départ laisse un si grand vide parmi nous ; voilà pourquoi nous lui avons voué notre plus cher souvenir.